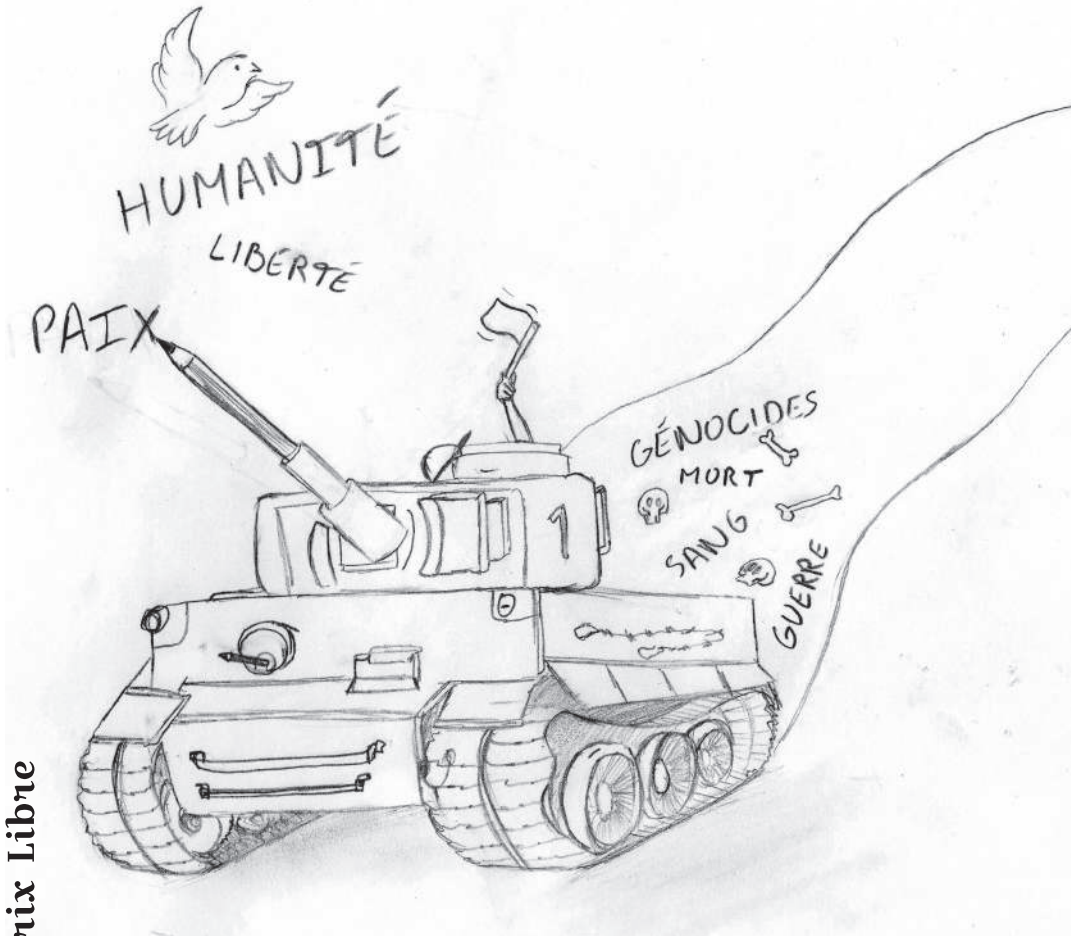


L'Expression

Numéro 15

Janvier 2021

Guerre



Prix Libre

"L'Humanité devra mettre un terme à la guerre
ou la guerre mettra un terme à l'Humanité."

J.F. Kennedy

EDITO

Chères lectrices, chers lecteurs,

Tout d'abord, nous vous souhaitons une très bonne année ! On espère qu'elle sera mieux que 2020. Mais malgré les confinements et d'autres embrouilles, L'Expression n'a pas chômé ! En effet, durant cette année nous avons été obligé-es de nous réinventer, notamment en passant un peu plus en numérique avec un serveur Discord et, depuis Noël, un site internet ! Tous les liens sont en dernière page.

Après avoir parlé de solidarité, de culture, d'engagement et plus récemment de sexualité, nous trouvions qu'il manquait certains aspects, certes moins beaux mais tout aussi réels, de notre monde : la guerre.

La guerre est partout, tout le temps. Quelle que soit sa forme, elle est omniprésente. Elle fait parti de notre quotidien, elle est devenue notre quotidien.

La guerre. Un mot qui fait frémir, fuir, pleurer, crier et rire.

La guerre. La hantise des gouvernements, des journalistes, des peuples, des vivants.

La guerre. Synonyme de désolation, de mort, de misère, mais aussi de pénuries, de restrictions de liberté, de censure...

La guerre. État où toute décision, bonne ou mauvaise, est justifiée par l'urgence.

La guerre. Ce mot qui décrit les conflits.

La guerre. Partie majoritaire de notre programme scolaire.

La guerre. Si elle est si terrible, alors pourquoi existe-elle ?

La guerre est-elle dans la nature humaine ?

Nous ne savons pas. Mais dans tous les cas, une chose est sûre :
Faites l'amour, pas la guerre.

SOMMAIRE

Les secrets de notre Terre

P⁴⁻⁵. *Les voleurs de maison*

Dossier

P⁶⁻⁷. *L'Homo Sapiens :
l'espèce la plus meurtrière de
tous les temps ?*

P⁸⁻⁹. *Les chroniques de notre
société : Le risque ou l'art de
la guerre frénétique.*

P¹⁰. *Guerre d'Indépendance*

P¹¹⁻¹³. *Les enfants-soldats*

P¹⁴⁻¹⁵. *Rwanda, le génocide
oublié*

P¹⁵⁻¹⁸. *Les États-Unis et la
guerre contre le terrorisme.*

P¹⁸⁻²⁰. *Guerre et
Capitalisme*

Dossier suite

P²¹⁻²⁵. *Gare à l'Expression !*

P²⁷⁻²⁸. *Anavezout a rit
emgann Hastings ?*

P²⁵⁻²⁶. *Les réseaux sociaux :
une guerre contre soi-même*

Conf(Cul)ture

P²⁸. *Conseil lecture : La
Tresse*

P²⁹. *Ode à la joie*

À vos fourneaux

P²⁹. *Œufs-cocotte aux
épinards*

Horoscope

P³⁰. *Heureux scoop (ou pas)*

Les voleurs de maison

Les animaux ? Des profiteurs ! Non pas tous... Mais avec leur instinct de survie, beaucoup n'ont pas de morale, ou du moins, pas la même que la nôtre. Choissant toujours la facilité, certains n'ont aucun scrupule à s'emparer du logis d'autres durement bâti où à en profiter... Quelques exemples ?

Je vous présente le coucou gris, l'oiseau parasite par excellence ! Le but premier du nid construit par les oiseaux est d'abriter leur progéniture. Ils y déposent leurs œufs, les couvent et les y nourrissent dans leurs premiers jours. Tous les oiseaux ? Pas le coucou gris, en tout cas ! La femelle coucou gris ne s'abaissera pas à construire son propre foyer pour élever ses petits ni même à s'occuper de ces derniers ! La femelle coucou gris, avant de pondre, part à la recherche d'un nid dans lequel des œufs ont déjà été pondus. Elle guette le bref moment où la femelle quitte le nid pour aller chercher à manger et en profite pour voler jusqu'au nid, pondre son œuf et gober l'un de ceux déjà présents dans le nid : en effet, les oiseaux savent combien d'œufs ils couvent. Il est donc indispensable à la stratégie du coucou gris de faire croire à l'oiseau trompé qu'il n'y a pas eu de substitution. Car, le but du coucou gris est bien d'assurer la perpétuation de son espèce tout en ne se préoccupant en aucun cas de ses petits ! Une fois revenue dans son nid, la femelle trompée ne s'aperçoit de rien et couve le petit intrus comme l'un des siens. Ce dernier va naître quelques jours

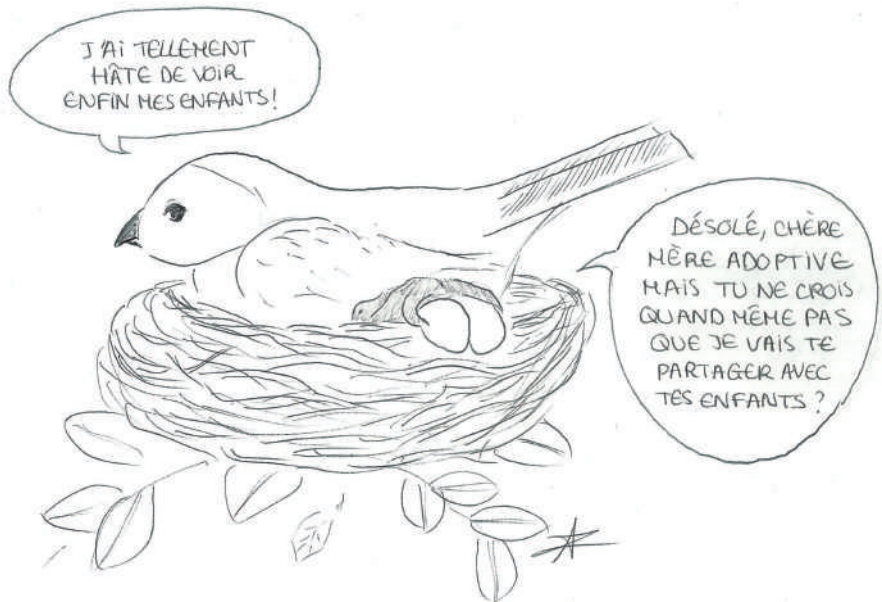
avant ses frères et sœurs adoptives et... les jeter du nid avant leur naissance en l'absence de sa mère adoptive. Malin, le coucou ! Mais niveau morale... zéro !

Place au pécarari, à présent. Le pécarari, vous savez, ce mammifère qui ressemble beaucoup à un sanglier ! Lui non plus ne conçoit pas son terrier par lui-même. Il préfère utiliser des troncs d'arbres creux, des mines abandonnées ou bien... voler le terrier des autres. Les pécararis empruntent particulièrement les terriers de tatous géants, en Amérique, « parfumant » à l'occasion le terrier pour être sûr de se l'approprier. Peut-être qu'il est plus honnête que le coucou, en fin de compte, puisqu'il se contente de voler le terrier des autres et de l'assumer et non de tromper les pauvres victimes... Enfin, il n'en reste pas moins un squatteur !

Allez, un dernier cas pour la route ! Si certains animaux n'hésitent pas à profiter des autres, d'autres sont habitués à la position de celui qui est « arnaqué ». C'est le cas du blaireau, par exemple. Ce dernier est physiquement très bien équipé pour creuser des terriers, ce qui n'est pas le cas de tous. Ces autres espèces moins favorisées par la nature n'ont alors aucun scrupules

à emménager chez les blaireaux ! Parmi eux les renards, chats forestiers, lapins, belettes et putois. Ah, les blaireaux, de belles victimes, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on pourrait penser. Mais en réalité, ils ne le sont pas tant que cela. Leur terrier est en fait immense,

politesse des façons de faire d'autrui, et continuent à vivre, à vivre ensemble, pour le cas du blaireau et de ses visiteurs. Même les pauvres oiseaux qui se font totalement tromper par les coucous ne réagissent pas à l'horreur du meurtre de leurs petits, et le tatou



composé de plusieurs parties, et ils s'adaptent quand ils se retrouvent à le partager. Sur la base d'un « vol » se développe donc une notion de partage inter-espèces.

Les animaux sont donc parfois des escrocs, des voleurs et des arnaqueurs, des êtres sans morale, prêts à tout pour parvenir à leur fin et pour survivre. Mais finalement, certains animaux parviennent à s'accorder, outre-passant l'im-

qui se fait voler son terrier par le pécari, empêchant même tout espoir de cohabitation, se contente d'aller refaire son terrier ailleurs. Les animaux s'adaptent, et c'est aussi ce qui fait la beauté de la nature. La bonne entente entre individus quels qu'ils soient, une question de caractère ? Peut-être est-ce pour cela que les animaux ne se font pas la guerre contrairement aux humains...

L'Homo Sapiens : l'espèce la plus meurtrière de tous les temps ?

Abeilles, hérissons, ours polaires, martin-pêcheurs, vers de terre... Une richesse de notre planète qui pourrait bien disparaître, et cela dans notre siècle, le XXIème... Des animaux dont on devra bientôt parler au passé si rien ne change. Des animaux qui seront rangés dans le livre « espèces éteintes ». Cela est pourtant peu souhaitable... Quand on regarde des images d'animaux absolument trop mignons, comment est-ce possible de se dire « cela ne me pose aucun problème qu'ils disparaissent » ? Et pourtant...

On parle d'ours polaire, de pandas et d'éléphants parce que tout le monde connaît bien ces espèces emblématiques de notre patrimoine terrestre. Mais en réalité, le nombre d'espèces menacées d'extinction est vertigineux, bien plus que ce que l'on pourrait penser. Si l'on se réfère aux chiffres que fournit l'UICN (l'Union internationale pour la conservation de la nature), 32 441 espèces (animales comme végétales) sont menacées. Cependant, l'UICN se base uniquement sur l'étude de 120 372 espèces. 120 372, déjà un bien grand nombre, rares sont ceux-elles qui seront capables de citer autant d'espèces (à titre personnel, je n'en suis pas capable, et vous ?), mais un nombre ridicule en comparaison de la quantité d'espèces existant sur Terre. Celle-ci n'est d'ailleurs pas réellement définie. Actuellement, nous avons découvert l'existence de plus de huit millions d'espèces, mais nous savons aussi qu'il nous en reste une quantité affolante à

découvrir, laissant supposer qu'il existerait en réalité environ mille milliards d'espèces sur Terre. Que représentent alors ces quelques espèces étudiées par l'UICN ? Une fraction de la biodiversité mondiale, même pas 1% de la richesse du vivant de notre planète. Cependant, il s'agit aussi d'une étude poussée des espèces que nous connaissons le mieux, que nous rencontrons le plus, et cette étude peut être représentative de ce qu'il en est du reste du règne du vivant en terme d'extinction... 32 441 espèces menacées sur 120 372 étudiées... 27%. Presque un tiers du vivant menacé... Nous sommes dans ce que nous commençons à appeler la sixième extinction de masse...

D'autres chiffres ? 41% des amphibiens, 14% des oiseaux, 30% des requins et raies et 26% des mammifères, 33% des coraux constructeurs de récifs et 34% des conifères, sont menacés d'extinction au niveau mondial,

selon l'UICN. Cela est dû à la déforestation, au réchauffement climatique, à leur empoisonnement par nos déchets, au traitement des sols, à l'introduction de certaines espèces exotiques par l'humain, à l'exploitation immodérée des animaux par certains organismes dans le domaine alimentaire...

Mais que faire pour éviter un tel carnage, nous petits individus ? Comment participer à la sauvegarde de ces espèces à notre échelle insignifiante ? Impossible,

néanmoins ; vérifier que nos actes ne participent pas à la destruction de l'environnement même de manière indirecte et inconsciente. Cela n'est pas grand chose, mais si chacun-e y met du sien, si chacun-e fait ces gestes au quotidien, croyez-le, cela ne relèvera plus de l'échelle individuelle, et cela pourra réellement changer la donne.

Nous sommes au commencement d'une sixième extinction de masse, extinction de masse due à l'Homme. Quand une espèce



me diriez-vous. Certes, nous ne changerons pas le monde seul-es. Mais nous pouvons agir, même sans changer grand chose à notre vie ! Nous pouvons limiter un maximum notre empreinte carbone, limitant le réchauffement climatiques et ses effets négatifs sur la biodiversité ; ne pas laisser de déchets dans la nature ; faire attention à la provenance des aliments (que ce soit de la viande ou n'importe quoi d'autre), privilégier le local et le bio, souvent plus respectueux de l'environ-

nement ; vérifier que nos actes ne participent pas à la destruction de l'environnement même de manière indirecte et inconsciente. Cela n'est pas grand chose, mais si chacun-e y met du sien, si chacun-e fait ces gestes au quotidien, croyez-le, cela ne relèvera plus de l'échelle individuelle, et cela pourra réellement changer la donne. Nous sommes au commencement d'une sixième extinction de masse, extinction de masse due à l'Homme. Quand une espèce disparaît, cela n'est pas anodin pour son entourage. Une espèce disparue est synonyme d'une fragilisation plus ou moins importante d'un ou de plusieurs écosystèmes. Les conséquences de l'extinction d'une espèce dépassent bien la disparition de l'espèce elle-même... Et puis, puisque nous sommes au cœur d'une extinction de masse, pourquoi l'espèce humaine ne ferait-elle pas prochainement partie de la liste rouge, de la liste des espèces condamnées à disparaître ?

Les chroniques de notre société

Le risque ou l'art de la guerre frénétique

« Françaises, Français, mes chers compatriotes. Nous sommes en guerre, en guerre sanitaire certes. Nous ne luttons ni contre une armée, ni contre une autre nation, mais l'ennemi est là, invisible, insaisissable, et qui progresse. ». Vous vous souvenez sûrement de ces mots de Macron qui ont signé le début de cette sombre période. Mais ces mots auraient pu être prononcés par n'importe qui en ne parlant pas de ce satané virus mais du risque. Oui, vous avez bien lu, c'est du risque dont je vous parle.

Notre société actuelle (du moins celle des pays riches et développés) a comme objectif de tout contrôler, de devenir maîtresse du monde. Et dans cette conquête, son ennemi le plus coriace, le plus vicieux, le plus redoutable, j'ai nommé : le risque. Entre montres connectées pour surveiller son rythme cardiaque ; alarmes en tout genre : antivol ; vidéosurveillance à gogo ; lieux surprotégés ; surveillance policière démesurée ; crèmes, médicaments et antibiotiques contre tout et n'importe quoi ; états d'urgence et nouvelles lois liberticides à tour de bras ; obsession de la propreté... Notre société lutte de toutes ses forces.

Et je n'ai pas encore parlé du monde de l'éducation ! Interdictions de certains jeux pour éviter des conflits, exercices pour parer à toute éventualité et cour de récréation bitumée, l'environnement scolaire est encore plus sous pression.

Je ne dis pas que tout est inutile, loin de là, mais combattre le risque est peine perdue ! Dois-je vous rappeler que cette quête est vaine ? Dois-je vous rappeler que le risque zéro

n'existe pas ?

Tout cela est tellement paradoxal pour deux raisons. La première, c'est que notre système économique, le capitalisme, se base sur le risque. La seconde raison, la plus complexe, c'est qu'en voulant diminuer les risques – dans la majorité des cas – au mieux nous ne réussissons qu'à les augmenter et au pire nous en créons de nouveaux. Et en particulier avec les microbes. Nos produits ménagers se vantent de détruire – ou plutôt tuer – 99,99 % des bactéries. Stop au génocide ! Comme nous l'apprend Science & Vie Junior, seulement 3 % des microbes sont réellement dangereux, les autres sont inoffensifs et même bénéfiques ! Alors en les tuant nous nous rendons plus vulnérables car certaines bactéries nous protègent même mieux que nos cocktails chimiques. Et en plus d'enrichir les géants pharmaceutiques, ils sont à l'origine de nombreuses maladies bien plus dangereuses. Mais prenons un exemple concret : les Amishs. Les Amishs sont une communauté majoritairement agricole chrétienne vivant en Amérique. Ces com-

munautés ont adopté un mode de vie simple et relativement en marge de la société moderne et de ses influences. Ils vivent donc sans les technologies modernes, y compris les produits d'entretien et les médicaments (sauf quelques rares exceptions). Des études ont montré que les Amishs sont moins affectés par l'asthme et les allergies, leur système immunitaire est aussi plus développé. Comment expliquer ce phénomène ? Les causes sont nombreuses, mais leur résistance est

pourquoi nos cours de récréation ressemblent tristement à des parkings. Dégoudronner les cours serait un premier pas vers un mode de vie plus sain pour nos corps comme nos esprits. Ce serait un premier pas vers une adaptation à notre environnement. Laisser la nature revenir au sein de l'école sensibiliserait les jeunes aux enjeux environnementaux et permettrait de développer leur créativité en offrant de nouvelles possibilités de jeux.

"En voulant diminuer les risques, au mieux on ne réussit qu'à les augmenter et au pire on en crée de nouveaux."

principalement due à leur exposition dès le plus jeune âge à des micro-organismes en tout genre. En effet, les enfants passent la plupart de leur temps libre dehors, à courir dans les champs – souvent pieds nus – ou à être avec les animaux. Ils sont donc exposés aux pollens et aux bactéries à longueur de journée. Mais un mode de vie comme celui-ci est inacceptable dans des pays plus développés et surtout en France où les enfants se font gronder dès qu'ils se salissent, dès qu'ils veulent faire quelques acrobaties sur l'herbe, dès qu'ils veulent faire un peu les casse-cous, dès qu'ils veulent être dehors et vivre avec la nature. Comme l'explique Pascal Clerc dans Causette, « *La cour d'école est le reflet de la société telle qu'elle est ou qu'on voudrait qu'elle soit* », c'est-à-dire un endroit surprotégé avec un risque voulant être nul. Voilà

Mais il faudrait aussi dédramatiser, se dire qu'un petit bleu n'est pas la fin du monde, une petite écharde non plus. Il faudrait aussi arrêter de penser que chaque enfant hors du champ de vision d'un adulte est en train de faire des bêtises. Comment responsabiliser des enfants, futur-es citoyen-nes de ce monde, si nous sommes toujours sur leur dos ? Si nous ne leur laissons pas un peu découvrir ce monde magique qu'est la Terre ?

Pour finir comme j'ai commencé, Macron a dit : « *Sachons dans ce moment sortir des sentiers battus, des idéologies et nous réinventer. Moi le premier* ». Ne serait-il pas le moment de l'écouter ? De réinventer notre rapport au risque ? De réinventer notre éducation ? De réinventer notre société ? Et même de nous réinventer nous-même ?

Guerre d'Indépendance

Tout d'abord lorsque nous prononçons le mot « guerre » la majeure partie du temps nous associons ce mot à la violence, à un affrontement sanglant avec l'« ennemi » mais détrompez-vous, une guerre peut se dérouler de manière pacifique donc dans un climat aspirant à la paix tout en menant un combat sans armes à feu et sans rapports de force.



Lorsque nous évoquons la notion de guerre pacifique, un exemple nous saute directement aux yeux ! Et oui il s'agit bien de la guerre d'indépendance de l'Inde, qui est devenu un État indépendant en 1947, grâce au célèbre mouvement de Gandhi qui militait pour la « non-violence ». Car rappelons-le, l'Inde était l'une des colonies britanniques depuis 1858. De nombreux Indien-nes s'étaient révoltés contre cette autorité britannique sans réel grand succès, la plupart s'étant fait emprisonner. Jusqu'au jour où Gandhi, vers 1920, demande aux millions d'Indien-nes de procéder par d'autres moyens fondés sur le principe de « non-violence », il les incite à ne plus acheter de produits anglais (comme les vêtements) mais encore à ne plus payer d'impôts sur le sel, mais d'aller en récolter eux-mêmes, ou d'autre part lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il demande aux Indien-nes de ne pas y participer dans le but de ne point aider les Britanniques, ils font donc un acte de désobéissance civile.

Ces principes de « non-violence » ont inspiré par la suite d'autres dirigeant-es comme Martin Luther King.

Vous savez désormais le principe du fonctionnement d'une guerre pacifique !

Les enfants-soldats

« Tous les enfants sont égaux en droits : filles, garçons, quelles que soient leurs origines ou celles de leurs parents ». « Chaque enfant a droit de s'exprimer et d'être entendu sur les questions qui le concernent ». « Chaque enfant a le droit d'être protégé de la violence, de la maltraitance et de toute forme d'abus et d'exploitation ».

Nous avons tous-ttes déjà lu ou entendu ces quelques phrases, établies lors de la Convention internationale des droits de l'enfant en novembre 1989, soit il y a plus de trente ans. Pour nous, ces droits semblent « logiques », implicites dans une société occidentale comme la nôtre qui prône la liberté et la justice. Mais cela n'est malheureusement pas le cas partout dans le monde. À l'occasion de la Journée internationale des droits de l'enfant le 20 novembre, j'ai choisi aujourd'hui de vous parler des enfants-soldats.

Qu'est-ce qu'un enfant-soldat ?

Selon la définition proposée par les Fonds des Nations unies pour l'enfance (UNICEF), la notion d'enfant-soldat concerne : « Toute personne âgée de moins de 18 ans qui est, ou qui a été, enrôlée ou utilisée par une force armée ou un groupe armé à quelque titre que ce soit [...] ». Mais derrière ce terme

générique d' « enfant-soldat » se cachent surtout des victimes de guerre, privées de leurs droits et de leur enfance, violentées, exploitées, parfois même abusées sexuellement. Les conséquences physiques et psychologiques sont énormes au sortir de la guerre... s'ils en ressortent.

Une exploitation qui remonte à plusieurs siècles

Lorsque l'on évoque la question des enfants-soldats, beaucoup présentent leur participation aux conflits armés comme un événement rare et inédit et la militarisation de l'enfant dans l'histoire est souvent minimisée. Pourtant, depuis l'Antiquité, les

enfants sont utilisés, de gré ou de force, dans les conflits guerriers. Rappelons également la formation d'enfants armés à l'époque révolutionnaire, comme c'est le cas en Allemagne au XVIIIe siècle avec l'exemple de Carl von Clausewitz. Célèbre théoricien militaire

prussien ayant défini la notion de guerre comme « la continuation de la politique par d'autres moyens », Clausewitz a participé dès son plus jeune âge aux campagnes des coalisés contre la France. Il est nommé à la position hiérarchique élevée d'officier en 1793, à seulement treize ans. Quelques années plus tard, sous l'Empire, la Grande Armée de Napoléon compte un nombre important de jeunes soldats parmi ses rangs, surnommés les « Maries-Louises ». Dès l'âge de dix ans, les enfants de troupe peuvent s'engager, et bien que tenus de rester à l'écart des conflits, nombre d'entre eux participent à diverses campagnes.

La mobilisation enfantine est toujours présente au XXe siècle, notamment dans l'entre-deux-guerres avec l'embrigadement militaire de la jeunesse dans les régimes totalitaires. En Allemagne, la Hitlerjugend comptait plus de 135 000 membres en 1932 et la

Balilla italienne encadrait les jeunes dès quatre ans. Durant la Seconde Guerre mondiale, les enfants-soldats ont été fortement mobilisés : ce thème apparaît dans de nombreuses œuvres, comme le documentaire de Kathleen Raschke, qui raconte l'histoire de ces enfants en uniforme s'étant « jetés dans la guerre par aveuglement, par exaltation ou par désespoir ». Ce sont près de neuf millions d'enfants et d'adolescents qui ont soutenu l'effort de guerre en Allemagne, comme estafette ou comme pompier des Jeunesses hitlériennes. Au cours de l'année 1943, alors qu'une pluie de bombes s'abat sur les villes allemandes, les jeunes de seize et dix-sept ans remplacent de plus en plus souvent sur les canons les hommes partis au front.

Les enfants ont ainsi été utilisés à de nombreuses époques et partout dans le monde comme soldats lors de conflits guerriers. Ils continuent encore aujourd'hui d'être mobilisés.

Les enfants-soldats aujourd'hui

Aujourd'hui, le phénomène des enfants-soldats s'est amplifié, particulièrement en Afrique à cause des nombreux conflits et guerres civiles qui ravagent la région. Selon le dernier rapport du Secrétaire général sur les enfants et les conflits armés – portant sur la période de janvier à décembre 2019 – plus de 25 000 violations graves ont été commises contre les enfants dans le monde et parmi ces cas, 7 747 enfants ont été recrutés et utilisés par des groupes armés. Ces enfants, enlevés de chez eux, battus,

drogués, souvent agressés ou violés, sont considérés comme des instruments de guerre peu coûteux, faciles à discipliner et sont principalement enrôlés lors de guerres civiles ou comme guérilleros révolutionnaires.

A l'heure actuelle, l'Armée de résistance du seigneur, mouvement chrétien en rébellion contre le gouvernement de l'Ouganda, est l'un des pires agresseurs d'enfants au monde. Procédant régulièrement depuis les années 1990 à des enrôlements forcés, on

estime à plus de 20 000 le nombre d'enfants enlevés, forcés par la suite à commettre des crimes de guerres, comme des massacres de villages entiers. Ces enfants vivent dans des conditions déplorables et sont victimes de viols, de tortures, de travaux forcés... Au Nigéria, le mouvement islamiste radical Boko Haram, connu principalement pour le kidnapping de 280 jeunes filles à Chibok dans la nuit du 14 au 15 avril 2014, recrute également de nombreux jeunes utilisés notamment comme kamikazes lors d'attaques terroristes dans la région. La milice d'autodéfense nigériane combattant Boko Haram employait elle aussi des enfants, mais elle s'est engagée depuis septembre 2017 à cesser ces enrôlements et à libérer les enfants qui combattaient dans ses rangs, ce qu'elle a fait fin 2018 avec la

libération de 833 enfants-soldats. L'Organisation des Nations Unies tente tant bien que mal de mettre en œuvre des plans d'action pour protéger les enfants touchés par ces conflits armés mais de nombreuses organisations continuent de commettre des violations graves contre ces enfants, en Afrique mais aussi en Amérique du Sud ou au Moyen-Orient. Le Secrétaire général sur les enfants et les conflits armés appelle à adopter une législation visant à réellement criminaliser les violations commises à l'égard des enfants, ainsi qu'à activement mettre en place des mesures nationales d'application du principe de responsabilité et à coopérer avec les mécanismes internationaux pertinents d'établissement des responsabilités.

Mais alors que faire pour venir au secours de ces enfants-soldats ?

Il est tout d'abord possible de s'engager dans des associations comme l'UNICEF, qui agit en premier lieu pour libérer ces enfants-soldats, puis pour les réintégrer dans leur communauté et leur donner accès à l'enseignement ou à un emploi, et enfin par des actions de prévention – notamment en assurant la continuité de l'enseignement même en période de conflit –, ou par l'adhésion aux Engagements de Paris. Si vous en avez la possibilité, une autre manière de venir au secours de ces enfants est à travers le

parrainage, notamment par l'intermédiaire de l'organisation de solidarité internationale World Vision. Le soutien mensuel apporté permet de protéger le droit de ces enfants en leur donnant un accès à l'éducation et aux soins de santé. Il est également possible de faire un don, mensuel ou non, pour soutenir les enfants et leurs familles vivant en situation de crise. Ces dons aideront à leur fournir des endroits sécurisés, des produits de première nécessité ainsi qu'à empêcher leur enrôlement dans des conflits armés.

Rwanda, le génocide oublié

Lorsque l'on parle de génocide, ce qui nous vient à l'esprit est celui des Juifs et des Tziganes pendant la Seconde Guerre Mondiale ou encore celui des Arméniens en 1915. Il y en a pourtant un, plus récent et dont les répercussions sont encore très présentes aujourd'hui. C'est celui du Rwanda.

Du 7 avril 1994 au 17 juillet 1994, ont eu lieu d'immenses massacres visant à détruire toute une partie de la population, les Tutsi-es. Iels ont fait au moins 800 000 mort-es et ce génocide est maintenant considéré comme le plus rapide et comme celui qui a causé le plus de mort-es par jour. Contrairement au

minoritaires dans la population rwandaise, au contraire des Hutu-es qui représentent environ 85% de la population. Les Twas, un peuple pygmée, comptent pour moins de 1% de la population.

Avant la colonisation belge, ces groupes n'étaient pas fixes, ils dépendaient du métier exercé. Mais

"Des enseignant·es ont tué leurs élèves, convaincu·es de le faire pour se protéger."

génocide perpétré par les nazis, celui-ci n'a pas reposé sur d'importants moyens industriels, car l'arme de prédilection était la machette. Pour comprendre le mécanisme qui a mené à l'extermination d'une partie de la population, il faut revenir sur l'Histoire du Rwanda et sur sa colonisation.

La population rwandaise est divisée en trois catégories : les Tutsi-es, les Hutu-es et les Twas. Les Tutsi-es, considéré-es comme l'élite, sont

le gouvernement belge décide d'instaurer une hiérarchisation raciale de la société rwandaise, figeant ainsi ces groupes qui deviennent alors raciaux. Au départ, le gouvernement belge s'appuyait sur les Tutsi-es mais, le 3 novembre 1959, lors de la Toussaint Rouge (un grand massacre de Tutsi-es), il a soutenu les Hutu-es. En 1961, les Rwandais-es prennent leur indépendance et instaurent une république.

Le 6 avril 1994, alors que le pays

aux mille collines est en proie à une crise intérieure entre le gouvernement (hutu) et le Front Patriotique Rwandais (tutsi), le président Juvénal Habyarimana est assassiné. Cela déclenche le troisième génocide du XXème siècle. Au-delà de cet élément déclencheur, ce génocide est pensé, construit et structuré. Le gouvernement rwandais a, pendant plusieurs années, diffusé l'idée que les Tutsi-es avaient pour but de commettre un génocide et que les Hutu-es ne faisaient que se défendre. Pendant ces trois mois d'horreur, des enseignant-es ont tué leurs élèves, convaincu-es de le faire pour se protéger. Un génocide n'est pas un mouvement de colère. La colère s'use alors qu'une haine organisée dure. Un génocide est mis en place soigneusement par les autorités pour détruire toute une partie de la civilisation. L'importance de ce génocide a été minimisée par les autorités françaises dont la responsabilité est pourtant engagée. En effet, l'armée

française a entraîné l'armée rwandaise, notamment sur les tactiques de renseignement, qui ont permis de ficher la population. Le gouvernement a été de nombreuses fois interpellé sur ce sujet par plusieurs responsables militaires, journalistes ou ONG et connaissait le risque de génocide. Lors de l'opération Turquoise (visant à mettre un terme au génocide), à but strictement humanitaire, les soldat-es français-es étaient pourtant lourdement armé-es et ont permis la fuite de plusieurs génocidaires. Les Hutu-es ont acclamé leur arrivée, alors qu'ils étaient officiellement venus les arrêter. Et la France est notamment accusée d'avoir acheminé des armes vers les extrémistes hutu-es en plein génocide, ce qui avait été interdit par les Nations Unies en mai 1994. Ces accusations, réfutées par le gouvernement français, laissent un énorme questionnement sur le rôle de la France dans ce génocide.

Article : Aziliz

Les États-Unis et la guerre contre le terrorisme

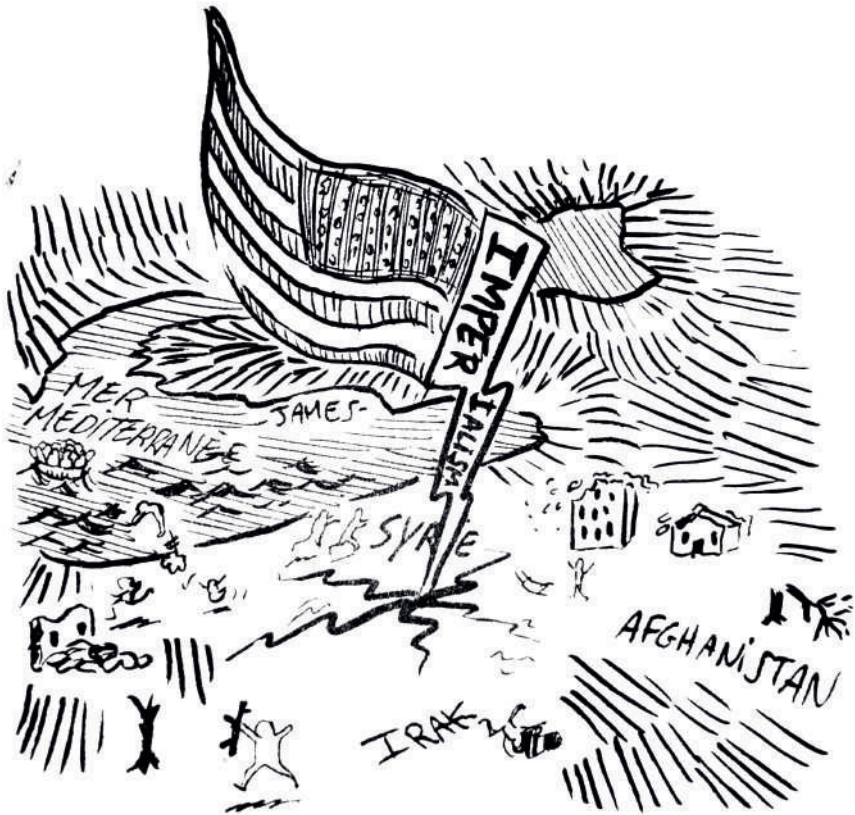
La guerre du terrorisme est un des enjeux les plus importants pour le nouveau président des États-Unis : Joe Biden. Depuis la fin de la Guerre Froide avec la chute du bloc communiste, les USA ont déclaré une guerre sans merci avec les organisations islamistes agissant au nord de l'Afrique et au Moyen-Orient. En tout plus de 1600 milliards d'euros dans la lutte contre le terrorisme ont été dépensés depuis le 11 septembre. Mais alors comment ces rivalités ont amené Al-Qaïda à aller détruire l'emblème de la puissance économique des États-Unis ?

Avant de commencer, j'aimerais sensibiliser les lecteurs et lectrices sur l'amalgame, dévastateur, qui est fait entre le monde musulman et les terroristes islamistes. Les terroristes sont des personnes manipulées par des lobbies bien plus puissants qu'eux et qui pensent tuer au nom de la religion. Il est clair qu'en aucun cas une personne de confession musulmane ne doit être affiliée à ces horreurs. Merci donc de sensibiliser les personnes qui pourraient tomber dans la haine raciale, souvent manipulées par les médias. Bonne lecture à vous !

Premièrement, un petit rappel des faits s'impose : le 11 septembre 2001 à 8h46, un avion commercial détourné frappe la tour nord du World Trade Center, célèbre quartier d'affaires new-yorkais. À 9h04, un second vol détourné frappe cette fois-ci la tour sud du WTC, pendant qu'un troisième vol s'écrase au Pentagone, quartier général de l'armée américaine. En tout, quatre vols seront détournés, le quatrième vol sera crashé dans la campagne car les passager-ères, héroïques, arrêteront les terroristes les empêchant d'atteindre leur objectif qui aurait dû être la Maison Blanche. Finalement, vers 10 heures les deux tours du mythique WTC s'effondrent offrant un spectacle de film catastrophe ou de fin du monde. Bilan horrible de ce quadruple attentat : 2978 mort-es et plus de 6000 blessé-es. L'attaque a très vite été revendiquée par le groupe terroriste Al-Qaïda qui ont qualifié leurs actes de vengeance. Mais alors de quelle vengeance parle Al-Qaïda, pourquoi se sont-ils attaqués, à ce

qui était déjà à l'époque, la première puissance mondiale ?

L'histoire commence en pleine Guerre Froide, qui oppose le bloc de l'est, l'URSS, au bloc de l'ouest, dont le plus grand pays sont les USA. Une guerre indirecte entre deux pays en tension constante (avec l'exemple de la guerre du Vietnam, de 1955 à 1975, où chacun des deux blocs soutient financièrement et militairement un des deux camps opposés). La seule pression de la bombe atomique, retient la déclaration de guerre. En 1979, l'URSS décide d'envoyer des troupes communistes en Afghanistan afin de soutenir le pouvoir en place, instauré en 1978 suite à la révolution qui a comme résultat l'arrivée au pouvoir du Parti Démocratique Populaire d'Afghanistan (PDPA). Le nouveau parti en place entretient des relations privilégiées avec l'URSS, qui peut continuer d'étendre son influence communiste et qui peut donc commencer à se développer au Moyen-Orient en mettant en place des réformes sociales et collectivistes, qui vont à l'opposé des traditions afghanes très conservatrices. En 1979, le président américain Jimmy Carter s'insère dans la vie politique afghane en signant des directives économiques, politiques et militaires pour aider les organisations islamistes à renverser le pouvoir en place et repousser l'URSS. L'une d'elles qui sera la plus connue du monde moderne, est commandée par le futur cerveau des attentats de 2001 : Oussama Ben Laden. Oussama Ben Laden,



fils d'un puissant chef d'entreprise qui est dans le secteur du pétrole et qui entretient des relations économiques et amicales avec les États-Unis dans le cadre d'accords commerciaux. Oussama Ben Laden est un islamiste qui promulgue la suprématie musulmane et ayant fait ses premières armes pendant la guerre d'Afghanistan contre l'URSS. Très vite, il s'impose comme chef et est vu comme un héros national lorsque l'URSS retire ses armées des territoires du Moyen-Orient. De plus, c'est lui qui gère les soutiens financiers et militaires des États-Unis pour lutter contre l'URSS. Suite au retrait des troupes communistes et à la victoire en Afghanistan, les

soldats resteront fidèles à leur chef, qui a su fédérer autour de lui une armée. De leur côté les USA ont mesuré l'ampleur de la montée en puissance de l'islamisme radical et ont décidé de stopper tout soutien aux troupes islamistes. Ben Laden l'interprétera comme une trahison et mettra en place une vengeance pendant plusieurs années, qui finira sur une attaque terroriste qui fera des milliers de victimes innocentes. Les États-Unis ont donc en partie financé la cellule terroriste de Ben Laden (qui a reçu aussi des aides de la famille royale saoudienne dont il était proche) qui deviendra le commanditaire de l'attentat le plus meurtrier de l'histoire des USA. Pour terminer

cet article, un dernier petit fait : juste après les attentats, les autorités américaines ont fait évacuer tous les proches de la famille Ben Laden du territoire américain malgré la potentielle enquête qui aurait pu être faite sur

eux dû à la proximité avec le terroriste en chef. Sûrement motivées par les lobbies pétroliers. Comme quoi, le capitalisme est à toute épreuve même à celle des vies humaines !

Article : Florestan

Guerre et Capitalisme

La guerre justifie toutes les haines, toutes les exactions, mais elle est surtout le symptôme d'une maladie coriace dont les peuples ont du mal à se débarrasser, malgré des siècles de tentatives, car cette pathologie est systémique, et tenter de la guérir reviendrait à révolutionner les sociétés, or elle est crapuleusement défendue coûte que coûte par des parasites héréditaires. Je veux bien sûr parler du capitalisme.

On n'a de cesse de donner de fausses raisons aux guerres, pour cacher les véritables responsables. Pour dire les choses clairement, la guerre est décidée par les capitalistes et pour les capitalistes. Car derrière les raisons religieuses, ethniques, nationalistes, il y a les puissants qui convoitent des territoires, des richesses, toujours plus de pouvoir et de sources de profits. Le pouvoir et l'argent sont les seules vraies causes des guerres.

Impérialistes

C'est l'impérialisme qui provoque les guerres, c'est la volonté d'expansion et de domination du pouvoir économique et politique (le pouvoir politique étant l'expression politique des rapports sociaux de production, et donc de la domination de la classe bourgeoise). Et ce ne sont pas les travailleur-euses, qu'ils soient ouvrier-ères, paysan-nes ou employé-es, qui veulent dominer d'autres populations et acquérir de

nouveaux territoires, assujettir économiquement et politiquement de nouvelles parties du monde.

Ce sont les velléités belliqueuses de ceux qui possèdent, ceux qui dirigent, actionnaires, patrons, généraux. Ils se font donc la guerre. Mais au lieu de s'entretuer entre bourgeois (ce serait trop simple), ils se battent entre eux en faisant appel à leurs peuples, aux millions de travailleur-euses qui constituent leurs « nations ». C'est alors qu'ils

réalisent un véritable tour de force : les élites réussissent à convaincre des millions de gens que s'entretenir avec des humains dont les conditions de vie sont strictement les mêmes que les leurs, c'est bien. Plus précisément, c'est pour le bien de la « Nation ».

Le but de l'idée de « nation », c'est de faire croire aux ouvrier-ères qu'ils ont un intérêt commun avec leur patron, au-dessus de leur intérêt de classe, et ainsi créer une « union nationale » (toute ressemblance avec la crise du Covid est fortuite), pour « la défense de la patrie ». En réalité, c'est plus une soumission qu'une union, et pour la défense des intérêts de la bourgeoisie. Ces différentes



nationalités permettent de créer un ennemi extérieur, qui permet de détourner l'attention de l'ennemi intérieur.

Barbares

La guerre exacerbe les nationalismes et divise à l'extrême l'humanité. Le pouvoir et ses laquais politico-médiatiques font tout pour exciter la haine de l'Autre, pour faire oublier aux gens qui se battent que ceux-elles qu'ils doivent tuer sont leurs semblables. La propagande nationaliste, chauviniste, bat son plein. Les habitant-es des pays ennemis sont caricaturé-es en barbares, en monstres, pour les déshumaniser. Les mensonges, les caricatures sont légions. Si bien que même les directions des organisations du mouvement ouvrier, peuvent basculer dans la collaboration de classes pour la « défense nationale », comme ce fut le cas du PCF et de la CGT pendant la Première Guerre mondiale. C'est ainsi que des travailleur-euses

vont se faire massacrer par d'autres travailleur-euses sur des champs de bataille, des pauvres gens, de la chair à canon envoyée au front, uniquement pour défendre les biens des possédants. Iels vont se battre contre leurs camarades, contre des prolétaires avec qui iels auraient pu partager une lutte internationaliste, contre les opprimé-es d'autres pays. Iels vont se battre pour ceux qui les exploitent, ceux qui déciment les peuples à coups de chômage, pour ceux qui les précarisent, qui leur font craindre le lendemain et le frigo vide, pour ceux qui les extorquent, qui les appauvrissent, qui méprisent les classes populaires, pour ceux qui les répriment quand iels se rebellent contre cette injustice, pour les généraux, pour les patrons, pour les actionnaires.

Profiteurs

La guerre est une formidable aubaine pour les capitalistes. Chaque guerre, chaque crise a ses profiteurs (par exemple pendant la pandémie c'est la grande distribution). Les industriels reçoivent des milliards de la part de l'État pour produire en masse, pour construire des usines. Mais les sommes d'argent déboursées sont largement supérieures aux coûts de production, et les actionnaires, les grands patrons, en profitant de la crise et de la situation d'urgence, s'en mettent plein les poches. L'industrie de l'armement fonctionne à plein régime, le robinet à fric aussi.

Cela mène parfois à des situations absurdes, où sur des promesses de construction d'usines on confie des sommes importantes à des entreprises, mais presque sans contrôle, si bien qu'à la fin de la guerre il n'y a toujours rien de construit à cet endroit, l'argent étant venu renflouer la fortune de capitalistes. Si vous voulez, c'est comme quand, pendant la crise du Covid, le gouvernement filait des dizaines de milliards aux entreprises, mais sans contrepartie, sans contrôle, mais en leur

demandant gentiment de ne pas trop licencier (alors que c'était quand même le but, de conserver l'emploi).

Et avec un peu de chance, les territoires conquis par la force des armes (ou par la force des traités), viendront agrandir le marché national. Ces territoires seront soumis économiquement aux grandes entreprises des États vainqueurs. (Par ailleurs, les guerres peuvent être autres que militaires, comme la guerre économique entre la Chine et les États-Unis. De la même manière, l'impérialisme a de nos jours une nature surtout économique.)

Enfin, puisqu'une guerre détruit tout, que faut-il faire ensuite ? Tout reconstruire ! C'est ainsi que la Seconde Guerre mondiale fut très bénéfique au système capitaliste, car tout était à refaire. Les grands chantiers entrepris ont permis de reconstruire et relancer les économies, de donner du travail à tous-tes et d'atteindre le plein-emploi, de développer considérablement l'industrie, d'améliorer les conditions de vie de millions de personnes... Mais au prix de quoi ? De plus de 50 millions de mort-es.

— — — — —

Pour conclure, il n'y a que deux seules causes aux guerres : la propriété privée des moyens de production (aux mains d'une poignée de capitalistes), et l'État-nation. En somme, si on désire une véritable paix, partout dans le monde, la solution n'est pas de multiplier les tentatives diplomatiques. Nous avons vu qu'il faut avant tout renverser le capitalisme mondial.

Gare à l'Expression !

L'Expression, quelle belle liberté ! Comment ne pas l'aborder, lorsque l'on a un journal arborant un pareil nom ? En ces temps, où l'expression est décapitée, où cette chère liberté nous est parfois enlevée, comment ne pas me faire tuer lorsque j'appuie sur une de ces plaies ouvertes ? Non, ce n'est pas une de ces plaies superficielles qui cicatrisent en quelques jours. C'est une blessure, profonde, de celles que l'on couvre puis ignore. Seulement si je bouge, la douleur refait surface, et tout me revient comme une folle réminiscence. Seulement, si je demeure inerte, c'est mon esprit qui souffre plus encore. Alors je me meus, la plaie s'ouvre, ce qui la recouvre s'imbibe d'un rouge vif qui prend un aspect vieilli au contact de l'air, puis il tombe et je vois l'horreur de cette blessure, si profonde. Et nous voyons notre liberté, l'Expression, s'envoler.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il semble primordial de rappeler ce qu'est la liberté d'Expression. Qu'est-ce que cela implique concrètement, la liberté d'Expression, autant pour vous et moi, citoyen-nes, que pour les rédacteur-rices des articles que vous lisez en ce moment même ? Tout d'abord, la liberté est un concept assez complexe qui se divise en de multiples catégories. Alors, sans rentrer dans un débat philosophique houleux, la liberté, de manière générale, est la faculté que nous avons à gouverner notre raison, sans aucun déterminisme (Le petit Larousse, édition 2012). Seulement, vous l'aurez compris, les choses ne sont pas aussi simples. S'il existe de multiples « sous catégories » au mot liberté, c'est parce que cette liberté a une limite : le respect d'autrui. Ainsi, la liberté civile, celle que nous nous devons tous-tes de respecter, est la liberté qui nous autorise à faire tout ce qui n'est pas

contraire à la loi et qui ne nuit pas à autrui. En outre, la liberté d'Expression, selon l'article 11 de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen (ou celle de la Femme) du 26 août 1789 est exprimée ainsi « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen[-ne] peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi. ». Les limites de ces libertés sont, entre autres, les suivantes : l'expression d'une opinion provoquant une haine raciale (loi Pleven de 1972) ou encore la diffusion de contenu haineux sur internet. Une autre liberté qui va nous intéresser tout particulièrement aujourd'hui, c'est la liberté de presse. En bref, cette liberté est celle permettant la création d'un journal, dans lequel il est possible de publier ses opinions. C'est une condition sans laquelle

l'exercice de la démocratie est impossible. Une fois encore, cette liberté a des limites, définies pour certaines dans la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de presse, définissant ainsi les délits de presse. Ces délits sont, entre autres, la diffamation, la provocation, définie par le droit français comme étant une incitation à commettre un acte illégal, l'atteinte à l'honneur et à la considération d'un-e citoyen-ne ou encore la diffusion de fausses informations. Cependant, les journalistes n'ont pas à être neutres et sont libres d'exprimer leurs pensées. Au sein du système éducatif français, la laïcité est de rigueur. Je ne vous ferai pas l'offense de vous rappeler, pour la énième fois, ce en quoi consiste ce principe. Cependant, il me semble nécessaire, en ces temps si troublés, de rappeler que si nos enseignant-es ont eux-elles un devoir de neutralité et de laïcité, pour que nous puissions nous forger notre propre opinion dans une objectivité subjective, iels conservent la liberté de nous éduquer et notamment de nous présenter les religions auxquelles nous sommes confrontés, de manière neutre, pour nous aider à comprendre divers événements ou mouvements plus ou moins radicaux au sein de la société. Je pense notamment ici aux divers



attentats qui ont lieu depuis ces dernières années, de 2001 aux États-Unis, à 2020 dans les villes de Nice et de Conflans-Sainte-Honorine. Comprenez-moi bien, je ne parle pas ici d'incitation à un prosélytisme par rapport à telle ou telle religion. Non, ce que je dis ici, c'est que la liberté d'Expression, pour être comprise, pour être utilisée par les jeunes générations, doit être enseignée, expliquée et explicitée pour des élèves qui parfois peineront à comprendre ce concept. Alors quel meilleur moyen pour expliquer une idée que de l'illustrer ?

Si la liberté d'Expression est une condition nécessaire à l'exercice de la démocratie, c'est avant tout parce que l'humain, dans sa plus profonde nature, a besoin d'être, ou du moins de se sentir, libre. Bien que ce sentiment puisse parfois s'apparenter à une illusion, notamment dans certaines sociétés ou durant certaines périodes de

l'histoire, refuser de donner la liberté c'est ouvertement bafouer l'humanité. La liberté d'Expression n'est pas seulement une liberté, c'est avant toute chose un droit fondamental, que tout un chacun se devrait de posséder. Il n'est pas nécessaire de revenir des milliers d'années auparavant pour avoir une idée de l'évolution de ce droit dans notre société.

C'est en 1789 qu'éclate la Révolution française, abolissant petit à petit 800 ans de répression. L'Ancien Régime est, en effet, profondément injuste et n'autorise aucune opinion différant de celle du roi ou du gouvernement en place, aucune liberté d'opinion n'est autorisée, encore moins religieuse. Une des principales conséquences de cela se retrouve dans la presse, presque inexistante. Alors, 1789, au regard de ce régime politique dictatorial, est une véritable scission avec ce monde. C'est une année qui voit s'émanciper la pensée et par la même occasion, la liberté de presse. Les esprits s'ouvrent peu à peu et de nouveaux journaux se créent. Les idées républicaines se développent et, malgré les régimes autoritaires qui suivent comme celui de Bonaparte, la presse ne semble plus emprisonnée sous la censure du roi. Bien que les différents régimes politiques du début du 19^{ème} siècle aient une tendance pour le moins répressive, la presse ne tarde pas à devenir de plus en plus libre. Grâce à la diminution de l'illettrisme, les journaux deviennent plus communs et plus lus. C'est un lent combat qui s'effectue, des siècles durant, pour acquérir cette liberté,

au côté de tant d'autres. Le début du 20^{ème} siècle voit s'émanciper, lentement, la parole de la femme, notamment à travers la presse. Nous connaissons tous-tes l'écrivaine de génie Colette, qui fut une des premières femmes à prendre part à la vie journalistique, à pouvoir s'exprimer à travers les journaux. Et cela n'eut de cesse d'évoluer, pour arriver à aujourd'hui.

Notre gouvernement, officiellement une république, a pour devise "Liberté, Égalité, Fraternité". Nous le savons tous-tes. On nous répète, nous bourre le crâne, pour ainsi dire, que nous sommes libres, égaux et que le gouvernement nous offre la plus belle des vies dans le plus beau des pays. Je ne pense pas être libre. Si la liberté c'est d'écrire de jolis petits textes à la portée des enfants que nous sommes. Si la liberté c'est de demeurer « politiquement corrects », de ne pas politiser notre journal, de ne pas parler de choses qui fâchent. Je ne suis pas libre. Je ne suis pas libre mais je suis libre. Je ne sais pas vous, mais moi, tout cela me fait penser à quelque chose de pas si éloigné. Après tout, 1984, ce n'était qu'il y a 36 ans... Et oui, écrire c'est aussi cela, faire face à la censure. C'est, littéralement, l'Expression face à une censure plus ou moins assumée. Une censure qui se clame éducative, pour nous éclairer, nous qui sommes d'ignorants petits bambins. Ainsi dans notre ignorance nous commettons des crimes de lèse-majesté, écrire sur la politique, sur les grands tabous de notre société, le sexe, l'engagement sous toutes ses formes pour ne citer

que les grandes lignes. Non, je ne suis pas une criminelle. Je parle. J'écris. Mais je dérange. Nous dérangeons ceux qui se complaisent dans leur petite illusion. Et je continuerai de déranger, je le crois, ce monde qui n'a de cesse de me le rappeler. Cela ne fait pas longtemps que je suis née, une seconde à peine, pourtant je me désole de le dire, je n'ai pas eu besoin de vivre trois siècles pour constater que la liberté d'Expression se résume de plus en plus à une illusion que

l'autocensure cultive. Je ne suis pas libre mais je suis libre. Seulement 36 ans... L'Expression elle aussi, dérange, et on la chasse, on lui fait la guerre. C'est une guerre, au sens le plus littéral et cru du mot. Nous mourons pour notre parole. Souvenez-vous

d'Anna Politovskaïa, morte assassinée car elle s'était « trop » exprimée. Elle aussi, elle dérangeait. N'avez vous pas eu vent du terrible assassinat qui a été perpétré, il y a peu de temps ? En France. Eh oui, personne ne semble y échapper... Il y a quelques semaines seulement, un professeur français, Samuel Paty, symbole de l'Expression de demain, se faisait sauvagement décapiter par un extrémiste religieux, Abdoullakh Anzorov. Peu de temps après le meurtre, il se faisait tuer à son tour par des agents de police. Même si c'était de la légitime défense, presque aucun média n'en parle, il semblerait que c'est d'un commun accord, « par crainte de l'opinion publique »

**"Je suis
libre mais
je ne suis
pas libre."**

(Robert Badinter, septembre 1981, discours contre la peine de mort), que personne n'aborde la question, au moins pour lancer un débat, réfléchir sur la question. Dois-je vous rappeler que, selon une étude d'Ipsos datant de septembre 2020, 55 % des français-es seraient pour le rétablissement de la peine de mort ? Alors cela serait une toute nouvelle (ou pas tant que ça) justice, tuer celui qui tue pour le devenir à notre tour ? Ne sommes-nous pas le produit de notre histoire ? Pour citer une fois encore Badinter, la

« justice d'élimination » est une « antijustice, parce qu'elle est la passion et la peur triomphant sur la raison et l'humanité ». C'était en 1981 que l'ancien ministre de la Justice prononçait ce discours et je dois dire qu'il pourrait faire tristement écho en

ce jour, au moins au niveau de la violence policière, qui, comme la peine de mort, ne fait appel ni à la raison ni à l'humanité. Alors un petit rappel s'impose. Tuer autrui, aussi abominables, injustes et terribles que soient les crimes commis, c'est se tuer soi-même. Sommes-nous témoins, complices des dérives de la justice ? Chaque jour plus que le précédent, nous tuons notre humanité et avec notre liberté d'Expression.

Plus inquiétant encore est la réponse de notre gouvernement face au terrible assassinat de Samuel Paty. D'abord, une directive incitant les établissements scolaires à parler du drame aux élèves,

enfants comme adolescents, à leur rappeler ce qu'est la liberté d'Expression, le jour de la rentrée des vacances de la Toussaint. Ensuite, une décision de dernière minute visant à annuler cela, parce qu'au final la liberté d'Expression, ce n'est pas si important. Enfin, la communication d'une lettre, amputée, de Jean Jaurès que nos professeur-es devaient nous lire. Or, le gouvernement censure une partie du texte dans lequel Jaurès effectue une critique du système éducatif français, qui certes a bien changé, mais qui conserve les traits que Jaurès critique. L'école, censée me rendre une citoyenne libre de penser dans une République laïque, m'apprend donc la liberté par la censure. Alors que devons-nous comprendre ? Que l'assassinat violemment injuste d'une figure emblématique de la liberté d'Expression, un professeur attaché

à sa profession et désireux de transmettre un libre arbitre à ses élèves, ce n'est pas si grave ? Que doivent alors penser nos professeur-es ? Je crois que 36 ans c'était hier.

Dois-je avoir peur de mourir pour un mot ? Parce que nous parlons, parce que nous faisons usage de notre liberté d'Expression, ce droit fondamental, nous devrions mourir ? C'est une guerre qui se mène contre l'Expression, et chaque guerre fait ses victimes. Je ne veux pas tomber plus bas encore dans l'autocensure. Vous pensez peut-être y échapper, pourtant, c'est en pensant détenir le savoir absolu que l'on ne se questionne plus. C'est en pensant être libre que nous nous emprisonnons. Alors 36 ans, je crois que c'est aujourd'hui.

Article : Oriane

Les réseaux sociaux : une guerre contre soi-même

Les réseaux sociaux, bien pratiques, n'est-ce pas ? Super motivants et attractifs ? Il n'y a qu'à regarder le temps qu'on y passe tous pour le constater ! Et si... ce n'était en fait pas une bonne idée ? Et si cette attraction des réseaux sociaux générerait une guerre contre nous-mêmes ? Une guerre intérieure et invisible, mais une guerre sans pitié...

Comme le montre le terme « réseau social », ces réseaux permettent de mener une vie sociale très active. Des photos, des messages, et encore des photos et encore des messages. Maintenant, tous-tes les autres

connaissent notre vie et nous connaissons celle des autres ! Trop bien ! Oui mais... ces réseaux sociaux ne créeraient-ils pas en nous une forme d'addiction ? L'écran lumineux de notre téléphone brille.

Frénétiquement, on consulte les différentes plateformes. Twitter, WhatsApp, Messenger, Instagram. On répond aux messages, on commente, on like, on poste quelques photos sur les dernières bêtises faites par son chat ou sur son nouveau pull. Puis, une fois le dernier réseau consulté, on recommence au premier, déjà tirillé par l'envie de découvrir ce que cachent les nouvelles notifications sur l'écran du portable. Et, incapable de s'arrêter, cela peut durer toute la journée, puis toute la nuit. Qu'est-ce si ce n'est pas une forme d'addiction sévère ?

1h32. C'est le temps moyen quotidien que passent les Français-es sur leur smartphone à répondre à ce cercle de notifications. Soit plus de 23 jours complets par an (presque un mois !), donc plus de 5 ans dans notre vie en admettant que nous vivions quatre-vingts ans. Ça fait peur. Surtout quand on sait que quand on dépasse 30 minutes de temps passé sur les réseaux sociaux au quotidien, cela devient nocif pour sa santé mentale... C'est quand nous nous rendons compte de notre dépendance aux réseaux sociaux que nous essayons de nous limiter. Mais c'est dur. C'est dur, car tout a été calculé par les fabricants des réseaux sociaux pour nous y faire rester le plus longtemps possible. C'est dur, car rien ne joue en notre faveur, même notre écran est trompeur : notre organisme confond la lumière bleue qu'il dégage avec celle, blanche, du jour, nous maintenant donc ainsi parfaitement éveillés. C'est dur, car comment être sûr-es que nous n'allons pas manquer une info cruciale pile quand nous éteignons notre téléphone ? C'est



dur, car cela veut dire être moins en lien avec les autres – car on pense avoir besoin de cette connexion permanente. C'est dur, car c'est une guerre contre soi-même. Il y a le petit ange au-dessus de notre tête qui nous ordonne d'éteindre notre téléphone, ce que nous nous apprêtons à faire avant que notre petit démon arrive pour nous convaincre de regarder toutes nos plateformes une dernière fois avant de dormir. Une dernière fois avant la dernière...

Comme toutes les drogues, plus on en consomme, plus l'on a envie d'en consommer ! Quels moyens pour lutter contre cette emprise qu'ont sur nous ces réseaux qui retournent le cerveau ? Quels moyens pour lutter contre cette pression sociale omniprésente ? Car pour une fois, vous n'êtes pas dans l'un des camps de ce combat, vous êtes les deux camps à la fois. Votre envie, contre votre conscience. Et comment lutter contre soi-même ?

Anavezout a rit emgann Hastings ?

Emgann Hasting a zo tremenet tost 1000 blez zo en unekvet kantved, d'ar 14 a viz Here 1066. Ar brezel-mañ a enebe an Normaned a-enep ar Saozon gant Gwilherm an Alouber ha Harold Godwinson. Pouezus-tre eo bet an darvoud-mañ evit ar Saozon rak adalek ar mare-se eo deuet bro-Saoz da vezañ dindan dalc'h an Normandi.

Gwilherm a Normandi anvet ivez Gwilherm an Alouber a oa ganet tro-dro 1027-1028 e kêr Falaise, e bro-Normandi. E dad, Robert ar Brav a varv 8 vlez goude ganedigezh ar paotrig, ar pezh a lak anezhañ da vezañ duk. Tro-dro 1050 e timez gant Mathilde eus Flandrez hag e teu da vezañ dukelezh Normandi galloudus-murbed hag a raio aon da veur a rouantelezh evel hini bro-C'hall. Ganti en deus bet meur a vogel hag e eil mab, Guilherm II, a zeuio da vezañ roue goude e varv.

Roue bro-Saoz d'ar mare-se a oa plijet-tre gant Normandi ha war e destamant e oa skrivet e laoskfe e vro da vGuilherm, Duk a Normandi. Mes Harold II a gemer e flas hag e tiviz Gwilherm mont da aloubiñ ar vro a oa bet prometet dezhañ. Gouzout a rae e oa ret en em brientiñ d'an emgann, ha neuze en doa goulennet sikour digant dukelezhioù all a oa tro-dro d'e hini. E mod-se en deus bet sikour a-berzh dukelez Breizh a oa e dalc'h gant Alan eus Breizh hag a-berzh hini Flandrez a oa e dalc'h gant Eustache eus Boulogn.

Erru a ra Gwilherm e penn torgenn Senlac gant 8000 soudard. A gleiz e oa ar vretoned, e-kreiz an normaned hag a-zehoù ar c'hallaoued hag ar flamanded. Er c'hentañ renk e oa ar waregerien, en eil ar soudarded war droad hag en trede ar varc'hegeien. Arme Harold a oa ennañ 8000 den ivez. Kregiñ a ra Guilherm an emgann a-drugarez d'e waregerien met en em blantañ a ra o biroù e skouedoù ar Saozon. Kenderc'hel a ra o kas e soudarded war droad met diaes e oa pignat hag e c'hounez c'hoazh ar Saozon. En teirvet gwech ez a ar varc'hegeien d'an argad met kalz dioute a vez lazhet e mod-se.

A-benn ar fin e krog ar vretoned da vont kuit. Redek a ra ar Saozon war o lec'h hag e teu ar soñj da vGuilherm o gronnañ. Trec'het e oa ar saozon evit ar wech kentañ. N'eo ket echu an emgann ha tagañ a ra Gwilherm anezho meur a wech. Efedus eo seurt taktik hag e-pad an abardevezh e teu ur soñj all dezhañ : tennañ a ra ar waregerien biroù en ur vizañ pennoù ar Saozon tra ma vo ar soudarded war droad o reded betek penn ar menez hag int, soutenet gant marc'hegerien Gwilherm. Adkregiñ a ra an emgann hag a-greiz-holl ez eo roue ar Saozon, Harold, gloazet gant ur bir en e lagad. Lazhet e vo gant Gwilherm hag e tec'ho kuit ar Saozon. Gounezet eo an emgann gant Gwilherm hag e arme. En holl etre 5000 ha 6000 den zo bet lazhet e pad an deiz.

Chomet eo pell e pennoù ar Saozon an emgann-mañ dre ma oant bet trec'het. Ne oa ket koulskoude ar wech kentañ e oa bet aloubet bro-Saoz : deuet a oa ar romaned en o raok ha trec'het e oant bet ivez meur a wech gant ar vikinged. Ar

wech-mañ avat e oant bet trec'het penn-da-benn hag e-pad pell e chomo an Normaned e penn ar vro... ha levezonet o deus kalz o sevenadur hag ivez o yezh.

Article : Mathilde

"La Tresse", de Laetitia Colombani

En Inde. Smita, une Intouchable, rêve d'une vie meilleure pour sa fille et veut lui épargner le bourbier dans lequel elle se trouve. Désespérée, une seule solution s'offre à elle...

En Sicile. Giulia travaille dans l'atelier de son père, mais lorsque celui-ci est victime d'un accident, elle découvre que l'entreprise est sur le point de s'écrouler. Seule, à la tête de l'entreprise familiale, pourra-t-elle surmonter ce défi ?

Au Canada. Sarah, avocate réputée, va être promue à la tête de son cabinet quand elle apprend qu'elle est gravement malade. Un combat contre elle-même commence. Son monde s'écroule.

Acculées, au bord du gouffre, Smita, Giulia et Sarah refusent le sort qui leur est réservé et décident de se battre. Les fils de leur vie se croisent et s'entrecroisent tout au long des chapitres. Vibrantes d'humanité, leurs histoires tissent



une tresse d'espoir et de solidarité. Trois femmes, trois vies, trois continents. Une même soif de liberté.

Touchant et accessible à tous, La Tresse est un roman polyphonique de Laetitia Colombani, réalisatrice, actrice, scénariste et écrivaine française douée d'un style entraînant, rythmé, chaleureux et plein de poésie. Une histoire qui, je n'en doute pas, vous emportera au-delà des frontières et des idées reçues de la société.

Nota bene : Le CDI possède 3 exemplaires ! Alors, n'hésitez plus ! Jeunes Padawans et Jedis, passez du côté lecture de la force ! La voie de la lecture est à vous !

Ode à la joie

La nuit sous la terreur des ombres agonisantes
 Par l'allégresse du corps sec s'amolissant
 Sous les émeraudes miroitantes
 Observe le chat et son indolente attente

La fin face à l'interminable languissement
 Sous la prunelle miroitante de son soleil éclairée
 Par cette lucarne noircie de son âme tristement
 Observe le gouffre du soir ensanglanté

Et la peur – vois-tu – s'en ira
 Et la mort – idée fugace – nous quittera
 Et la crainte – par l'illusion – sera

Puis la vie
 au verre opaque de douleur
 en ombre disparaîtra

Subsistera
 ta mort
 embastillée

Poème : Oriane

Ainsi, mon Ami, je partirai.



Œufs-cocottes aux épinards

Ingrédients (pour 4 personnes) :

- 4 œufs
- 1 petite boîte d'épinards (hachés ou en branches)
- 2 tranches de jambon blanc
- 4 cuillères à café de crème fraîche
- Poivre
- Paprika
- Sel

Préparation

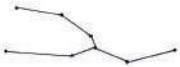
1. Prendre 4 petits ramequins, et disposer au fond de chacun une bonne cuillère d'épinards, le jambon coupé en lamelles. Saler, poivrer.
2. Ajouter une cuillère à café de crème fraîche, et casser par-dessus un œuf.
3. Saupoudrer de paprika, et faire cuire à four chaud au bain-marie, pendant environ 5 min.

Heureux Scoop



Bélier (21 mars - 20 avril) :

Demain, on viendra toquer chez vous mais ce ne sera pas le grand amour, seulement le facteur.



Taureau (21 avril - 20 mai) :

Un-e ami-e à vous pourrait bien vous inviter à manger dans les prochains jours, tenez votre estomac prêt !



Gémeaux (21 mai - 21 juin) :

Quelle facette de votre personnalité allez-vous bien pouvoir nous présenter cette année ?



Cancer (22 juin - 22 juillet) :

Non, vous n'avez pas besoin d'acheter ce nouveau t-shirt. Vous pouvez résister !



Lion (23 juillet - 22 août) :

Nous adorons votre rugissement mais si vous pouviez vous écarter de nos oreilles, ce serait encore mieux !



Vierge (23 août - 22 septembre) :

Après des semaines de travail acharné, il est temps de vous reposer, vous ne croyez pas ?

(Ou Pas)

Balance (23 septembre - 22 octobre) :

C'est le grand questionnement chaque hiver : bonnet ou écharpe ?



Scorpion (23 octobre - 21 novembre) :

Vos mauvaises notes ne sont pas de votre faute, ce sont les reptiliens qui les trafiquent.



Sagittaire (22 novembre - 20 décembre) :

Gardez la forme ! Après toutes ces fêtes de fin d'année, un peu de sport ne vous fera pas de mal ;)



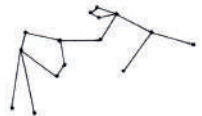
Capricorne (21 décembre - 19 janvier) :

Rangez votre pessimisme ! Souriez on est bientôt reconfiné-es !



Verseau (20 janvier - 18 février) :

Une proposition aussi originale que vous vous attend avec impatience ! Saisissez-la dès aujourd'hui !



Poisson (19 février - 20 mars) :

Nous connaissons votre passion pour la mer mais il est temps de ranger les maillots et de venir en manteau.



Nous contacter

Discord :



Scanne ce QR-code pour rejoindre le serveur Discord de L'Expression ou utilise l'invitation suivante :

<https://discord.gg/ggxefks>

Pour avoir toutes les infos en direct, la version numérique de chaque journal et discuter avec les journalites-jeunes ou d'autres lecteur-rices !

Mail :



lexpression.journal@gmail.com

Instagram :



[@lexpressionjm](https://www.instagram.com/lexpressionjm)

Nos Réunions

Si tu as envie de nous rejoindre, n'hésite pas à nous contacter ou à venir assister à une de nos réunions, le jeudi de 13H à 13H50 dans au CDI (salle du fond). Si tu as cours, n'hésite pas à nous contacter par un autre moyen.

Le site :



Depuis Noël, L'Expression s'empare d'internet ! Web radio, articles inédits, reportages photos et anciens numéros, tout cela se trouve sur notre site. Il est accessible en scannant le QR-code à côté ou grâce au lien suivant :

<https://journallexpression.wordpress.com>

Directrice de publication : HUET Oriane (1G3)

Illustrateur-rices : ABOVIAN Haiane (204), DAVIS James (1G4), CALVEZ Lucie (TG7), GASTON-TRIPAULT Marie-Li (TG7), FOUCAULT Ninon (1G4)

Maquettistes : ANGOUJARD Nathanaëlle (1G6), BUENO-RAVEL Lohan (1G7)

Journalistes jeunes : ANGOUJARD Nathanaëlle (1G6), ABOVIAN Haiane (204), BARBIER Coline (1G4), BILAND-CURINIER Aziliz (204), BODIN Solène (1G6), BOURDAIS-GRELIER Florestan (1G6), BUENO-RAVEL Lohan (1G7), CALVEZ Lucie (TG7), CRUBLET Odilon (1G6), DAVIS James (1G4), FERNET Charlotte (204), FLORENTY Armant (204), FOUCAULT Ninon (1G4), GASTON-TRIPAULT Marie-Li (TG7), HUET Oriane (1G3), JAFFRE-BATTAIS Selemn (TG3), JOLIVEL Aglaë (TG7), JULIEN Mathilde (204), LAVALAYE Adèle (TG1)